

LES SORCIÈRES DE L'ORIENT

Télérama

Des ouvrières surentraînées, imbattables au volley, raflent l'or olympique en 1964. Un doc habile sur une authentique épopée japonaise.



De 1960 à 1966, les volleyeuses de l'équipe nationale du Japon remportèrent 258 rencontres consécutives – le record tient toujours, tous sports collectifs et tous genres confondus. Le nouveau documentaire de Julien Faraut retrace cette incroyable aventure dans un film captivant qui, sur le fond comme sur la forme, dépasse la simple évocation de l'exploit sportif.

L'histoire des « Sorcières de l'Orient » (un surnom, d'abord péjoratif, inventé par un journaliste soviétique hostile, avant que les principales intéressées ne se le réapproprient pour sa dimension féministe) commence dans l'usine textile Nichibo Kaizuka. Pendant leur pause, les ouvrières sont invitées à s'entraîner sur les terrains de volley de l'entreprise. Un club corporatif naît, bientôt si fort qu'il va fournir l'intégralité des joueuses de l'équipe nationale. La « Japan Team » écrase la concurrence, jusqu'à la consécration des jeux Olympiques de Tokyo, en 1964 : avec leur médaille d'or, les Sorcières deviennent le symbole de la reconstruction gagnante du pays, vingt ans à peine après le traumatisme de la défaite militaire. Leur popularité est telle

qu'elles vont inspirer le manga d'animation *Attack n°1*, matrice de nombreux dessins animés sur l'univers du sport qui, à l'instar du redoutable *Jeanne et Serge* à la fin des années 1980, vont déferler sur les petits écrans du monde entier.

Le réalisateur mêle habilement des extraits d'*Attack n°1* aux images des matchs et des entraînements quasi militaires à l'usine, où la solidarité et le dépassement de soi jusqu'à l'épuisement étaient érigés en valeurs cardinales. Le travail sur la bande-son et la musique (avec des chansons originales du groupe Grandaddy) se révèle aussi inventif que dans son précédent film, *L'Empire de la perfection*, consacré au tennisman John McEnroe. Ce montage (et ce mixage) très pop a un charme fou. Mais l'émotion est aussi très présente quand les Sorcières survivantes se retrouvent, un demi-siècle après leur triomphe, pour évoquer leurs souvenirs. Et saluer la mémoire de leur entraîneur, un vétéran de la guerre en Birmanie beaucoup plus humain que les images d'archives et son sobriquet de « Demon coach » ne le laissent supposer.

— Samuel Douhaire

LES SORCIÈRES DE L'ORIENT

LA SEPTIÈME OBSESSION

En 2018, l'expérience cinématographique inouïe qu'était L'EMPIRE DE LA PERFECTION rejouait les exploits du joueur de tennis John McEnroe, sous l'obédience de l'écriture de Serge Daney. Le réalisateur Julien Faraut revient cet été avec LES SORCIÈRES DE L'ORIENT, sur un groupe de jeunes ouvrières japonaises dont la vie fut bouleversée en devenant des stars mondiales du volley-ball. Si le film étourdit moins que le précédent, il n'en reste pas moins éblouissant de tendresse et de délicatesse, à travers ces allers-retours temporels entre le passé, où ces « winneuses » remportaient toutes les victoires, et le présent, où certaines d'entre elles se retrouvent autour d'un repas, en souvenir du bon vieux temps, tandis que d'autres sont déjà disparues.

Ce film peuplé de fantômes est avant tout un éloge émouvant de la traversée existentielle de ces destins *bigger than life* qui ont subjugué tous ceux qui les entouraient. À leur vieil âge, reste ce sentiment d'apaisement d'avoir vécu intensément, sans limites, en glorifiant leur pays par leur génie sportif. Julien Faraut est toujours aussi habile pour mixer pop culture et images d'archives, avec un sens du montage qui rend unique son geste de cinéaste, un regard et une écriture qui procurent énormément de vertige. Le fond politique des SORCIÈRES DE L'ORIENT est évidemment patent (la reconstruction de Tokyo dans les années 1960 et sa reconquête internationale), mais c'est finalement la beauté stupéfiante de ces visages pétris de souvenirs d'une intensité absolue qui fait résonner ce film bien après la projection. ● THOMAS AÏDAN

LES SORCIÈRES DE L'ORIENT

positif

Les volleyeuses japonaises qui triomphèrent aux J.O. de Tokyo en 1964 n'aimaient d'abord pas ce surnom inventé par un journaliste soviétique. Il désignait, fasciné, leurs capacités quasi surnaturelles, acquises grâce aux méthodes drastiques de leur « démon » d'entraîneur, Daimatsu. Sémillantes vieilles dames, elles assument une culture « nationale » de l'effort lié au sport de haut niveau, qu'on réservait alors aux hommes. Elles se remémorent les exigences quotidiennes – mais pas un calvaire, comme on a pu le supposer en leur temps. Employées textile, on les voit au travail et sur le terrain, en de saisissants parallèles que renforcent les stimulants choix musicaux électro-lyriques : Jason Lytle et K-Raw. Disciple revendiqué de Chris Marker, Julien Faraut (*Regard neuf sur « Olympia 52 », L'Empire de la perfection*) recueille loyalement les témoignages, remonte documents d'archives et animés sous influence pour comprendre les faits et les imaginaires. Ainsi, entre déconstruction et sublimation, à partir d'un inouï repor-

tage d'époque, de spectaculaires réceptions de balle en roulé-boulé, inspirées des culbuto *daruma*, se voient reconfigurées au son du « Machine Gun » de Portishead. Si le réalisateur n'invente pas l'exaltation et le plaisir particuliers qu'une épopée sportive suivie rétrospectivement et chronologiquement peut inspirer, il les exacerbe par une narration préférant l'inventivité du montage à toute voix *off*. Quelque part entre une certaine esthétique manga et un *mashup* façon Guy Maddin, on se délecte des gestes performants et merveilleux, de la dramaturgie d'un match « morceaux choisis » et d'un humour assumé. Rythmer, viser, enchaîner deviennent autant d'actions qui rapprochent très manifestement la pratique sportive des jeux que le cinéma permet. Et à la fin : les émotions pudiques des victoires partagées et des douleurs dépassées. Qu'est-ce qu'on peut vibrer, soixante ans après...

Nicolas Geneix

LES SORCIÈRES DE L'ORIENT

TROISCOULEURS

Ce documentaire fiévreux
retrace la folle épopée
des « Sorcières de l'Orient »,
l'équipe féminine de
volleyball du Japon qui
remporta la médaille d'or
aux Jeux olympiques de
Tokyo en 1964.

Julien Faraut est de ceux qui fouillent jusqu'à tomber sur ce genre d'histoire unique et insoupçonnée du monde sportif. En charge des archives 16 mm à l'Institut national du sport (Insep), il a trouvé celle de l'ascension de l'équipe de volleyeuses japonaises surnommées par la presse occidentale les « Sorcières de l'Orient ». Des années 1960 aux années 1980, ces ouvrières d'une usine de textile du sud d'Osaka travaillaient et s'entraînaient de front, jusqu'à enchaîner 258 victoires dont la plus folle fut celle des Jeux olympiques de Tokyo en 1964. Les laissant raconter leurs exploits, le cinéaste signe un montage mental, au plus près de ce que lui-même imagine des pensées des joueuses sur le terrain. Les images d'archives, restituant toute leur concentration et leur ténacité, se mêlent alors à celles de mangas animés inspirés de leurs prouesses. À travers cette belle idée affleure la conviction que le sport carbure avant tout à l'imaginaire et au fantasme. QUENTIN GROSSET

Une histoire unique
et insoupçonnée
du monde sportif.